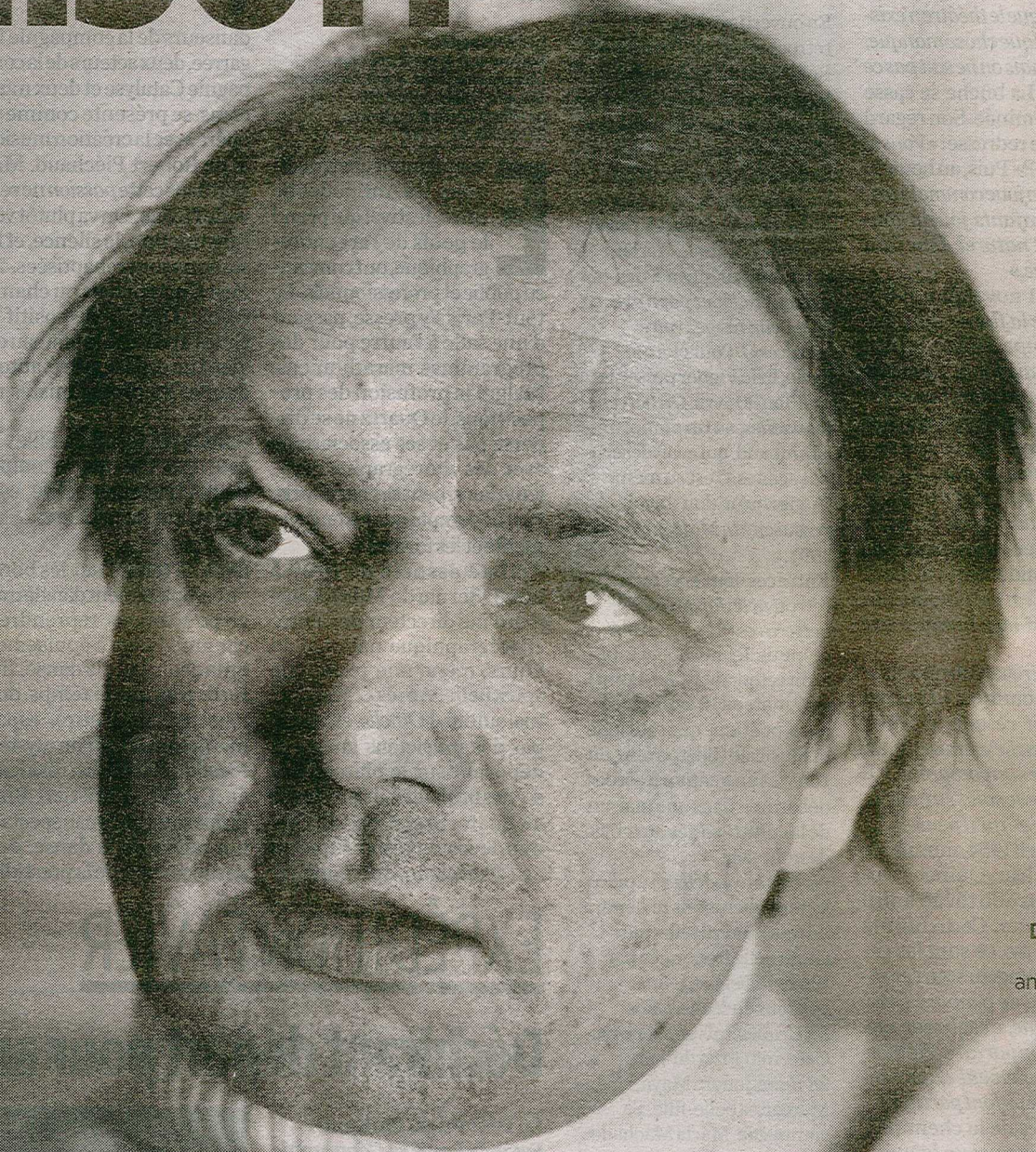


La maison

Rencontre avec le dramaturge, auteur de «la Maison d'os» et de «la Boîte à outils», joué deux mois durant au Théâtre du Rond-Point, à Paris.



Roland Dubillard dans les années 70.

Dubillard

Festival Dubillard
Théâtre du Rond-Point, du 2 mars
au 30 avril. Tél.: 0144959800
et www.theatredurondpoint.fr.

«**J**e n'ai jamais vu ma mère si heureuse que par mon père. Et d'un bonheur inexplicable: je ne savais pas qu'un tel bonheur fût possible», notait Roland Dubillard, il y a cinquante ans, dans un de ses *Carnets en marge*. Il poursuivait: «*Méprise*.

Surestimation. Ce n'était que l'émotion du coût. Maintenant, ce bonheur, je suis capable de le produire, mais il faut comprendre que j'ai été étonné. Je suis resté là-bas dans cet étonnement. Je n'ai rien éprouvé de comparable à cet étonnement.» Lire, relire Dubillard, murmurer un poème de sa *Boîte à outils*, aller entendre l'une de ses pièces (1), ou visionner un document de l'INA, où on le voit faire l'acteur sous le nom de Grégoire, nous renvoie à

l'étonnement d'être qui parcourt l'œuvre de cet homme né le 2 décembre 1923 d'un certain Henri Dubillard, qui s'adonnait au commerce international de sardines, et d'une mère, née Dehé, laquelle se retrouva seule avec ses deux fils quand le père mourut (en 1936) en voiture. **Accident.** Dubillard a donc 80 ans. Et ça se fête. Après une remarquable série d'émissions sur France Culture et avant Arte, Roland Dubillard s'installe

deux mois durant dans les trois salles du Théâtre du Rond-Point, à Paris (lire encadré page 32). Mais il est peu probable que l'auteur assiste en personne à ces festivités. En 1987, un

«**J'ai écrit pour savoir ce que je pense. On jette, et après on comprend.**»

Roland Dubillard

accident vasculaire l'a laissé hémiparétique. Lui, qui aimait se demander pourquoi les escalators ressemblaient à tort à

des escaliers, vit aujourd'hui au rez-de-chaussée d'une maison sans âge, qui semble flotter dans le temps comme souvent ses pièces, dans une étrange campagne où il est simple d'aller mais où l'on se perd toujours au retour. Dubillard ne peut plus guère écrire (parfois la main, parfois l'ordinateur). On avance son fauteuil près d'une vaste cheminée où brûle une large bûche. Pierre

Dumayet – ils se connaissent depuis 1943 – aime beaucoup cette phrase de son ami Roland: «*Le feu sentait l'ail et riait comme une petite fille.*» C'est une phrase des *Carnets en marge*, lesquels courent tout au long de sa vie. «*Ma poésie? soupire-t-il. Je connais par cœur des poèmes d'Apollinaire, Hugo, Supervielle, Rimbaud. Ma poésie, c'est pas pour les autres, c'est pour moi. Le théâtre, c'est pour les autres.*» S'ensuit un long silence, sorte de retraite à ●●●

32 culture

●●● l'intérieur des mots dont il lui faut ordonner l'agence-ment en ramassant l'expression. «Il faudrait que je relise tout ça», souffle-t-il.

On lui lit l'une de ses phrases: «Supposer que le théâtre n'existe pas. Quelque chose manque, on le sent, mais on ne sait pas ce que c'est.» La bûche se casse dans la cheminée. Son regard se crispe, se redresse: «Vous le savez, vous?» Puis, au bout du silence: «On joue comme les enfants, les enfants jouent toujours. C'est naturel. Il ne faut pas le perdre.»

Carnets, 21 novembre 1950: «Le bleu de la flamme du gaz, puis, la lampe éteinte, le bleu du matin qui monte. Le matin monte d'abord dans l'eau blafarde de la toilette, jusqu'à se coller à mon visage. Je suis sorti avec ce masque pâle. Puis le masque est tombé, et avec lui ce qui restait du rêve de la nuit.» Toute son œuvre est traversée de telles condensations. Ceci, encore: «Ce n'est pas moi qui pleure, c'est mes lunettes qui fondent.»

Genoux. Le regard droit vers le feu de la cheminée: «J'ai écrit pour savoir ce que je pense. C'est un élan. Le premier jet. On jette et après on comprend.» Il cite Hugo: «Je suis l'être inconnu qui jette ce qu'il pense.» Le lundi 26 avril 1954, minuit à la station Edgar-Quinet. Dubillard rentre du théâtre où il vient de jouer. Cette nuit-là dans le métro, ce sont les genoux des voyageurs qui l'étonnent: «Que de genoux! Deux par personne, c'est beaucoup. Précieux non par la rareté mais par leur isolement dans l'ensemble dont ils font partie.»

Retour près de la cheminée. «J'ai écrit beaucoup la nuit... La nuit, c'est plus facile d'être sincère.» Et puis, à bout de forces: «Il faut se taire un peu. Pour écouter le silence.»

A Pierre Dumayet qui l'interrogeait pour l'émission *Lectures pour tous* au moment de la parution de *la Maison d'os*, Dubillard, cravaté, timide, lança de sa voix nasale: «Je suis un auteur comique. Il faut toujours que je le dise car les gens ne le croient pas.»

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

(1) L'essentiel de son œuvre est disponible chez Gallimard.

Du beau, du bon, Dubillard

En ouverture de la rétrospective au Théâtre du Rond-Point, Catherine Marnas reprend du 2 au 28 mars sa mise en scène des *Chiens de conserve*, texte (scénario) déjanté où l'on roule Bugatti et Rolls Mops, où un père nommé Garbeau a une fille nommée Marlène et un chauffeur qui met des «n» partout («Jouez pas n'avec ça, Neusieur, rangez votre nérolver»). Pour clore le cycle, Eric Vigner présentera, du 15 au 30 avril, *Où boivent les vaches*, au titre emprunté à Rimbaud, qui avait déserté nos scènes. C'est au même Vigner qu'on doit d'avoir ressuscité *la Maison d'os* en 1991.

Entre ces deux spectacles, on retrouve *le Jardin aux betteraves* (dans une mise en scène de Jean-Michel Ribes, le directeur du Rond-Point), du 9 mars au 10 avril, pièce aussi poétique que satirique et musicale (Beethoven), où l'on voit un quatuor à cordes débarquer dans une maison de la culture située au milieu de nulle part.

Naïves hirondelles, sa pièce la plus jouée, nous reviendra du 6 au 30 avril telle une ritournelle fredonnée par Vincent Debost, jeune metteur en scène. Dans *les Crabes*, mis en scène par Caterina Gozzi du 4 au 28 mars, jouera Maya Mercer, sa belle-fille. Sa compagne, Maria Machado, pilotera, avec Werner Schroeter, une pièce inédite, *Madame fait ce qu'elle dit*, du 16 et 27 mars. Sa fille, Ariane Dubillard, (chanteuse) propose, sous le titre *Paternelle II*, un récital poétique du 9 au 30 avril, et Anne Bourgeois propose un montage, du 7 au 30 avril, des poèmes de *la Boîte à outils*. Sans parler des soirées surprises, et de la diffusion quotidienne d'archives de l'INA et d'émissions signées Bober et Dumayet. J.-P. T.